

nore gardait, sur son visage frais et enfantin, toute l'insouciance, toute la gaieté de son âge.

Hortense, les yeux animés et les joues plus colorées que de coutume, sentait son cœur battre plus vite ; elle devinait un bonheur inconnu qui troublait sa pensée ; des sensations nouvelles, indéfinies, mystérieuses, s'éveillaient pour elle. Le mariage était la vie d'une femme ; le mariage était le développement des facultés aimantes de son âme, la récompense de ses vertus, le prix de ses talents, le but de sa beauté ; le mariage, c'était l'amour ! Et Hortense rougissait en abaissant ses longs cils noirs sur ses yeux pour cacher leur éclat trop vif. Ce n'est pas l'impassible innocence, c'est la vertu inquiète et agitée qui peut se troubler et rougir.

Louise, en s'asseyant, avait pris sur une table voisine un joli coffre à ouvrage ; elle le tenait ouvert sur ses genoux, et y cherchait avec attention un objet qui échappait sans doute à ses soins, car elle avait successivement touché des lettres ouvertes, un collier de perles, des bracelets, un nœud de ruban, et plusieurs autres choses à l'usage de la toilette ou du travail d'une jeune fille, et pourtant elle continuait ses recherches avec une préoccupation qui lui faisait approcher tellement son visage de ses mains, qu'on ne pouvait en apercevoir l'expression, et que, de l'endroit où étaient placées ses deux amies, leurs efforts eussent été vains pour y lire quelque chose. Cependant les joues de Louise, habituellement pâles, étaient en ce moment vivement animées ; ses paupières baissées tremblaient, et ses lèvres contractées semblaient se presser pour retenir un soupir ou dissimuler une plainte.

Ce silence ne cessait pas.

— Eh bien ! s'écria Hortense.

Louise alors tira du fond de la boîte un papier qu'elle parut étonnée de trouver ainsi caché, quoiqu'elle seule eût pu le placer là... Elle le développa, en affectant un sourire insouciant ; et Hortense, s'approchant, lut à haute voix ces mots :

« Mme de Méreville a l'honneur de vous faire part du mariage de Mlle Francesca de Méreville, sa fille, avec M. Hermann de Montigny, etc., etc. »

— Ah ! dit Hortense, et ses yeux se portèrent sur Louise ; mais celle-ci se penchait pour ramasser un bracelet qu'elle venait de laisser tomber.

— Il n'y a pas eu de noce ni de bal hier, reprit Eléonore ; mais ma grand'maman n'a pas voulu que cela se passât ainsi : elle fait danser ce soir en l'honneur du mariage de ma cousine ; elle donnera un bal aussi quand Louise se mariera... et puis viendra mon tour... Nous allons voir Francesca et son mari... Il est très bien ; il venait souvent ici l'hiver dernier.

En ce moment les yeux d'Hortense et ceux de Louise se rencontrèrent et échangèrent un inexprimable regard ; mais elles ne prononcèrent pas un mot.

— J'espère que Louise se mariera bientôt, reprit l'insouciant Eléonore, car elle a une année de plus que Francesca, et c'était à elle de se marier la première.

Hortense était si près de Louise qu'Eléonore ne vit pas que sa main allait chercher celle de son amie, qui la pressa tendrement et la garda dans la sienne. Hortense ne faisait plus de questions.

La femme de chambre vint annoncer que Mme de Melcourt était prête, et que les jeunes filles devaient descendre. Hortense voulut poser elle-même la pelisse de Louise ; en la posant elle approcha ses lèvres du front de son amie, et y déposa un baiser, pendant que celle-ci essuyait furtivement une larme qu'elle croyait n'avoir pas été aperçue.

On arriva chez Mme de Melcourt, qui jeta un coup d'œil sur les toilettes, puis arrêta ses regards avec anxiété sur le visage de Louise, dont la pâleur s'était accrue depuis que ses couleurs passagères avaient disparu.

Mme de Melcourt soupira : elle était encore trop près de la jeunesse pour ne pas deviner le cœur d'une jeune fille, et cependant elle était déjà si loin des idées et des goûts frivoles, qu'elle n'avait plus d'espérance de bonheur que dans celui de ses deux enfants, Louise et Eléonore. Hortense, orpheline, fille d'une de ses anciennes amies, était comprise dans ses affections maternelles. Ces trois gracieuses personnes avaient été élevées dans le même pensionnat, d'où elles étaient sorties très jeunes, ce qui avait ajouté à leur instruction cette éducation de famille, complètement nécessaire aux qualités d'une femme. Leurs habitudes d'enfance, leurs idées étaient aussi semblables que pouvait le permettre la différence de leurs caractères. On n'aurait pas dit : elles ont reçu une éducation brillante, car aucun de leurs talents ne pouvait attirer l'attention ; mais on aurait pu dire : elles sont bien élevées. A ces vertus, qui forment la base de l'éducation dans une famille honnête, se joignaient les talents qui peuvent y ajouter quelque charme, et avec des idées et des sentimens nobles, on leur avait donné des habitudes simples et modestes.

La prévoyante tendresse d'une mère avait cru assurer ainsi l'avenir : les jeunes filles avaient secondé ses desirs et réalisé son esprit. La nature est bonne : la société seule gâte tout.

Déjà Mme de Melcourt tremblait.

— C'est le premier bal où je vais, répétait Hortense.

En effet, depuis sa sortie de pension, elle était restée chez une parente âgée qui habitait un vieux château près de Toulouse, et qui s'était enfin décidée à l'amener à Paris ; mais son âge et ses goûts la condamnaient à la retraite. Elle confiait Hortense à l'amitié de Mme de Melcourt ; car, disait elle, il faut qu'Hortense entre dans le monde ; il faut qu'Hortense se marie. Sa sollicitude la faisait penser ainsi, mais s'arrêtait-là.

Mme de Melcourt, plus éclairée, veillait avec soin sur les jeunes filles. Pendant de longues années, l'espérance seule avait accompagné ses efforts : en les voyant s'embellir sous ses yeux, en étudiant ces cœurs naïfs et bons, elle avait souvent pensé que son expérience secondant tant de moyens de bonheur, des chances nombreuses se présenteraient pour l'assurer. Depuis quelques mois seulement elle conduisait ses filles dans le monde, et déjà cette expression de joie qui avait seule paru pendant long-temps sur son visage à l'aspect de ses enfants, s'était plus d'une fois changée en un regard inquiet, en un sourire douloureux.

Louise naturellement calme, douce et mélancolique, avait donné à sa mère l'idée d'une vie paisible ; oublieuse du monde et plus facile à rendre heureuse que l'insouciant et légère Eléonore, dont l'attention ne pouvait se fixer long-temps sur le même objet, elle commençait à craindre de s'être trompée. Les impressions multipliées, peu profondes et variables, sont une chance de bonheur : rien n'étant durable en ce monde, la mobilité nous est donnée pour parer aux inconvénients de l'instabilité.

Quant à l'exaltation d'Hortense, Mme de Melcourt avait souvent réfléchi au moyen de lui donner un sage emploi ; mais il n'y en a point dans la vie d'une femme ; il faut qu'elle s'use dans d'inutiles frivolités, ou qu'elle dévore celle qui la porte dans son âme.

Toutes ces idées avaient empreint la figure de Mme de Melcourt d'une nuance d'inquiétude qu'elle cherchait à dissiper pendant le court trajet que fit la voiture pour se rendre à l'hôtel de